

LE DESIR

La notion du Désir est étudiée de manière transversale à travers trois cours :

1. Le cours sur [l'inconscient](#)
2. Le cours sur [le bonheur](#)
3. Le cours sur Hegel et la fiche sur [La Phénoménologie de l'Esprit](#)
4. + un cours spécifique sur la classification des Désirs chez Epicure.

Voici à titre de support de ces cours un travail de définition du désir qui a pour finalité de le distinguer de ce avec quoi on le confond très souvent : la pulsion. Quelle différence se situe entre la pulsion et le Désir. Peut-on dire que l'on désire manger du chocolat ou bien que l'on désire casser la figure de son patron ? Quelle différence y a-t-il entre « désirer » du chocolat et désirer quelqu'un ? Quelle différence y a-t-il entre désirer une femme/un homme et 'être attiré' par une femme/un homme ?

Bien souvent on emploie le mot désir au sujet de toute forme de rapport à l'appropriation et à la recherche du plaisir. Mais entre appréhender le plaisir que va m'apporter un carré de chocolat et envisager de vivre avec quelqu'un jusqu'à la fin de notre vie, il doit forcément y avoir une différence.

Aussi je vous propose ici de réfléchir sur la différence entre la pulsion, l'instinct, le désir et, en définitive, la volonté. A partir de ces distinctions nous tenterons nous verrons en quoi l'on peut rapprocher, contrairement à la pensée classique, le désir de la raison et de la liberté.

1. Instinct, pulsion et désir : quelles différences ?

1.1. Pulsion et instinct.

La pulsion est autre chose que l'instinct. L'instinct est totalement indépendant de notre faculté de représentation. J'agis par instinct lorsque je retire ma main du feu. J'agis de manière pulsionnelle lorsque je me jette sur une tablette de chocolat. Je ne peux pas ne pas retirer ma main du feu. Au contraire je peux interrompre ma consommation de chocolat.

La pulsion et l'instinct ont toutefois un point commun. Ils sont tous deux déterminés dans un rapport à un objet. Mais l'instinct est déterminé directement par l'objet : le feu provoque le geste de retrait, de même que la crainte du danger provoque la fuite. Au contraire la pulsion est déterminée par le sujet, elle est intentionnelle et c'est pourquoi elle peut être interrompue. Avant de me jeter sur le chocolat j'appréhende le chocolat, je le perçois et je décide de donner libre cours à l'inclination qui me porte à m'en saisir.

Toutefois l'inclination elle-même existe indépendamment de ma volonté. Elle relève bien de la représentation d'un certain objet, mais cette représentation en elle-même ne dépend pas de moi : j'ai vu le chocolat et j'ai eu la pulsion de m'en saisir pour m'en satisfaire. La pulsion est donc une représentation, mais involontaire.

1.2. Désir et pulsion

Le désir, comme la pulsion, n'a pas son origine dans l'objet. Mais comme l'instinct il ne peut pas être interrompu. Un sujet qui n'a plus de désir est dépressif et il peut décéder.

Le désir et la pulsion ne peuvent pas avoir le même objet, bien qu'ils aient la même finalité. Le désir a pour finalité le plaisir, tout comme la pulsion. Mais le désir a une finalité toujours supérieure au seul plaisir. Le désir est volonté, c'est-à-dire faculté d'agir conformément à une certaine représentation du réel.

On ne peut pas dire que je désire du chocolat. Je n'ai qu'une pulsion à l'endroit de cette chose. Mais je peux dire que je désire une maison ; la première différence entre l'objet du désir et l'objet de la pulsion c'est que le désir implique une ou plusieurs actions intermédiaires pour être satisfait.

La pulsion est immédiate alors que le désir est prospectif. Il est donc représentation volontaire. Il a son fondement dans le sujet conscient. C'est pourquoi il n'y a pas à proprement parler de désir inconscient, mais seulement des pulsions inconscientes.

BILAN : (merci à Naïma Hebraïl (T 2011) pour avoir reproduit le tableau ci-dessous).

| Instinct | Pulsion (« désir ») | Désir |
|---|--|---|
| Nécessaire en lui-même On subit la nécessité. | Possible ; une puissance (au sens d'Aristote) <i>En tant que possibilité elle est nécessaire.</i> On subit la nécessité du possible (=la pulsion est tentation) | Représentation de moyens en vue d'une ou plusieurs fins. ⇒ Il se représente la nécessité des règles. ⇒ Connaissance du possible, du nécessaire et du contingent. |
| | <i>Comme représentation, elle est nécessaire (je ne peux pas la supprimer, au mieux je peux la refouler)</i> | On se représente ce qu'il est nécessaire de faire, on se donne une direction en fonction de ce que l'on a choisi. |
| | Fantasme de la jouissance totale et immédiate. (ce dont je jouis c'est la pulsion elle-même) | *Travail *Projet/ Recherche |
| | L'objet de la pulsion est contingent. | L'objet est libre . |
| | Passivité/ (passion) | Action |

2. Pulsion et psychanalyse

2.1. Pulsion et sociabilité

La pulsion inconsciente est ainsi parce qu'inavouable, censurée par le principe de sociabilité de l'individu. Selon Freud le sujet est mû par trois pulsions fondamentales : la pulsion orale, la pulsion ano-rectale, la pulsion phallique.

La pulsion orale détermine le rapport au plaisir nutritionnel. Elle a pour origine le sein maternel. La pulsion ano-rectale détermine le goût du pouvoir (retenir, ne pas retenir, donner ou ne pas donner) et le sentiment de propriété privée. La première chose que l'enfant possède (qu'il peut donner ou ne pas donner) est le boudin fécal. La pulsion phallique ou plus largement génitale est la première pulsion qui questionne le statut de l'autre et la possibilité de l'interdit : m'a-t-on coupé mon sexe, va-t-on me le couper ? Que dois-je faire pour le retrouver ? Que dois-je faire pour ne pas le perdre ? Je dois obéir aux règles.

Le garçon obéit aux règles par peur de perdre quelque chose. C'est l'angoisse de castration.
La fille obéit aux règles dans l'espoir de gagner quelque chose.

Freud prétendait que dans cette différence résidait la spécificité des maladies psychiques des femmes. Cela était certainement vrai à une époque. Cela est certainement très discutable désormais, mais tel n'est pas mon sujet ici.

Ce qui demeure est le rapport à l'interdit et à la peur de perdre quelque chose ou d'avoir perdu quelque chose.

C'est de façon pulsionnelle qu'un garçon accepte d'obéir à une règle. Il est d'abord 'obsédé' par ses principes. Au plus profond de lui cela est fortement déterminé. Mais il ne sait pas vraiment pourquoi. Il sait juste qu'il y tient beaucoup. En vérité c'est la peur ancestrale de la castration qui le détermine. Il ressent la peur de tout perdre, de se perdre lui-même si jamais il désobéissait à la loi du père, puis à la loi tout court. Cette pulsion détermine la capacité de chacun à vivre en société, c'est-à-dire sans avoir besoin pour cela d'être un sage kantien, c'est-à-dire sans avoir besoin d'être libre et autonome.

C'est en effet lorsque l'enfant accepte définitivement de renoncer à la rivalité avec le père pour finir par l'admirer qu'il accepte pour la première fois de suivre des règles qui ne viennent pas de lui. Il passe alors de la pulsion génitale au désir de devenir l'égal de son père, il entre pour la première fois dans un rapport prospectif à la vie, il veut être grand et fort.

Si le complexe d'Œdipe s'est mal résolu dans l'enfance, alors le garçon a beaucoup de mal à se plier aux règles de la société. Il peut devenir délinquant.. L'absence d'un père ou un père hyper présent lui rendra l'obéissance difficile et l'accès au langage difficile aussi.

Une fille, en revanche, vit la règle comme un moyen prospectif. La règle n'est pas là simplement en elle-même, il ne s'agit pas de simplement y obéir pour être à l'abri. Il s'agit de la suivre pour en tirer un réel avantage, retrouver ce qu'elle a vécu presque jusqu'à la puberté comme quelque chose qu'elle aurait perdu. Autrement dit chez la fille le génital n'est pas pulsionnel mais bien de l'ordre prospectif du désir. C'est le désir d'Alice dans le conte de Lewis Carroll, c'est-à-dire le désir d'être déjà grande et de connaître les plaisirs d'une femme.

Si le complexe d'Electre s'est mal résolu dans l'enfance, alors la fille, contrairement au garçon, s'inscrit dans un rapport de soumission totale aux règles. Les règles ne deviennent plus un moyen de trouver ce qu'elle désire, mais une fin en soi, l'objet même du désir. Elle obéit désespérément, y compris à un mari brutal et irrationnel. Elle trouvera une compensation dans la surabondance d'enfants et projettera tout son désir frustré sur eux. Le cas échéant en tant que mère elle condamnera ses enfants à ne jamais la tuer, jouant de leur dépendance affective naturelle qui lui permettra de les entretenir dans le rapport fusionnel ancestral. Elle se vengera ainsi de son mari injuste en faisant que ses garçons préféreront toujours leur mère à leur père et donc ne sauront jamais admirer le père et donc obéir à des règles autres que tyranniques. Ses filles s'enfermeront dans l'image de la mère et reproduiront inmanquablement le même schéma qu'elle.

2.2. Passage de la pulsion au Désir.

A ce moment le garçon comme la fille sont donc susceptibles de passer de la pulsion au désir. Mais dans le cas où la phase Œdipienne se résout mal, chacun demeure dans le pulsionnel jusqu'à ce que la vie contraigne l'individu à passer à autre chose : prison, mort, période de remise en question, psychothérapie... ou même dévouement à une tâche réglée par des règles techniques strictes : de l'armée à la pratique intensive d'une activité artistique.

Le rapport pulsionnel à un art va permettre à l'individu de réels progrès. Mais il sera toujours dans le travail de l'acquisition de la technique qu'il cherche à maîtriser. Sa vie étant trop souvent déterminée par ses pulsions, il ne parvient pas à faire que ce qu'il fait relève d'un désir, c'est-à-dire d'un projet : c'est un travail sans créativité.

Très rares sont en vérité ceux qui ne travaillent pas de façon pulsionnelle et très rares sont ceux qui jouissent d'un complexe Œdipe qui ne les enferme pas dans une tragédie pulsionnelle.

Le travail du philosophe, de l'artiste, de l'écrivain, l'activité libre en général est un travail qui est plus qu'un désir particulier, plus qu'un projet à moyen ou long terme, c'est un projet de vie. En un mot, désenchainé du fond affectif commun l'artiste n'a plus qu'à assumer de vivre dans sa lucidité. Mais cela n'est pas peu de chose : Il est alors d'autant plus sujet à l'erreur et même à l'errance, au scepticisme, bref à tous ces moments de la pensée où tout est à *déterminer*, ce en face de quoi le désir se trouve toujours déjà puisque le Désir est justement ce par quoi l'homme crée des formes à partir du chaos des pulsions dans lequel il se trouvait au départ. Du fait d'être conscient de lui-même l'homme sait toujours qu'il a à se déterminer. Le fondement du désir, donc, c'est de sortir de la simple pulsion (que je ne détermine pas, qui est là malgré moi). Donc le premier vrai désir est celui qui consiste à sortir du seul rapport pulsionnel à la vie et à autrui : le désir serait donc liberté, d'où l'importance de bien le distinguer de la pulsion.

3. Considération méthodologiques et historiques.

Exploitation de ces définitions dans une éventuelle dissertation :

(cf. dissertation « *le désir peut-il être satisfait ?* »)

On partira d'une définition classique du désir, c'est-à-dire au sens que Platon lui donne dans le Gorgias : le désir est manque de quelque chose et pour cela il est la cause du malheur de ceux qui croient trouver leur bonheur dans la recherche perpétuelle de la satisfaction du désir.

On se rappellera toutefois que la recherche du plaisir est commune à tous les êtres vivants et donc qu'elle est un bien universel. On se demandera même, avec Epicure si le désir n'est pas le moteur même du bonheur, à condition qu'il soit réglé et que l'on puisse donc faire une distinction entre les désirs nécessaires et les désirs non nécessaires. Si pour Platon le souverain bien se situe dans l'activité contemplative, dans le logos (la raison) en faisant abstraction de tous les biens matériels, Epicure au contraire pensait que la raison doit être un instrument pour comprendre la logique du désir et ainsi optimiser son plaisir (c'est-à-dire faire en sorte que le désir n'apporte jamais de malheur).

Mais il apparaîtra que le désir est toujours particulier parce qu'il dépend toujours des goûts particuliers des hommes si bien que deux hommes peuvent désirer des choses contradictoires quand il faudrait pouvoir s'accorder pour vivre ensemble. Le désir ne peut donc pas être le fondement d'une éthique, contrairement à ce que pensait Epicure. La raison n'est pas un instrument au service du bonheur empirique, selon Kant car aucune inclination naturelle ne peut être érigée en loi universelle, or la raison ne comprend que ce qui est universel.

Cependant Kant ne nie pas que l'homme est un être intéressé. C'est pourquoi selon lui l'homme a besoin de croyances métaphysiques telles que Dieu ou l'immortalité de l'âme. Ces croyances sont au service de la raison car elles permettent d'agir conformément à des règles qui ne dépendent pas de la nature et donc d'être libres, affranchis de la nécessité naturelle. C'est pourquoi on peut parler d'un DESIR DE LA RAISON chez Kant : la raison désire avant tout la liberté, c'est-à-dire que nous désirons tous d'abord être reconnus comme étant affranchis de la nature. Toute vie humaine est en effet fondée sur la distinction entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas et tous nos interdits sont fondés sur cette même distinction : pourquoi dois-je m'habiller même quand il fait très chaud ? Je cache mon corps, je cache mon animalité.

C'est ainsi que l'on peut dire que le désir n'est plus simplement, comme le pensait Platon, un manque de quelque chose. Le désir doit être distingué de la simple pulsion. Ce dont Platon nous parlait n'était rien d'autre que la pulsion, laquelle nous enracine dans le sentiment du manque et de la perte lorsque nous ne parvenons pas à la réaliser. Au contraire le Désir relève de la représentation que nous nous faisons de nous-mêmes ? Pourquoi un élève désire-t-il réussir ses études ? Il désire-t-il faire partie du monde des hommes et être reconnu comme libre et autonome. Pour cela, que doit-il faire ? Il doit dépasser ses pulsions, dépasser ses frustrations primaires, lutter contre sa fainéantise naturelle.

Que se passe-t-il quand je suis faignant ? Je me porte de manière pulsionnelle sur le premier objet de plaisir venu, je me laisse porter par mes pulsions naturelles.

Aussi l'on peut dire que le désir est une forme de volonté, c'est-à-dire qu'il est action en vertu d'une certaine représentation du réel. Mais alors il faut se demander ce qui le rend possible ; quel est le fondement du désir ?

Puisque le désir est toujours une certaine représentation à plus ou moins long terme, un projet, c'est-à-dire une certaine forme de volonté, il provient de la conscience de soi. Or la conscience de soi c'est justement la capacité à se distinguer de la nature. En effet puisque je suis conscient de mon existence je me distingue de tout ce qui n'est pas moi et, par conséquent, je me saisis immédiatement comme n'étant pas une simple chose. Ce que je désire alors en premier c'est de ne pas être pour autrui un objet de pulsion, je désire être reconnu. Ainsi, selon Hegel, la conscience de soi va déterminer chez l'homme le désir d'être reconnu et, pour cela, tout d'abord de PROUVER que je ne dépends pas de la nature : l'homme se soumet donc à des épreuves pouvant aller jusqu'à menacer sa propre vie. Le désir pousse l'homme à prouver au monde entier qu'il n'est pas en effet déterminé par l'instinct de survie.

Seulement ce n'est pas seulement l'instinct que je cherche à repousser lorsque je manifeste mon désir d'être reconnu. Je cherche aussi et surtout à me prouver à moi-même que n'étant pas une simple chose je ne peux pas être instrumentalisé comme le serait un objet de pulsion. Je ne suis la propriété de personne et, pour ainsi dire, je ressens en moi le désir d'être capable de ne pas agir sous l'influence de mes pulsions : c'est pourquoi j'accepte d'agir selon des règles communes, même lorsqu'elles me révoltent et provoquent en moi de la colère.

On peut toutefois se demander si le désir d'être reconnu ne nous rend pas alors capables d'accepter la tyrannie : à force de croire que je dois suivre des règles pour cette seule raison qu'agir en vertu de règles c'est déjà être libre, il se pourrait bien que je me rende coupable d'obéir à des règles injustes : dans ce cas il faut alors savoir distinguer le sentiment d'injustice de la pulsion puérile de désobéissance. Naturellement je suis porté à désobéir, c'est l'insociabilité qui nous détermine comme pulsion. Cette pulsion a son origine dans le complexe d'Œdipe : j'obéis d'abord par peur de la sanction. Ainsi si je puis m'assurer de ne subir aucune sanction je n'obéis plus aussi facilement. Mais il y a des cas où il faut savoir désobéir car alors l'ordre ou la règle auxquels il nous est donné d'obéir ne sont pas conformes à la raison.

Et c'est encore le désir qui rend cela compréhensible : en effet, que désire le désir ? Le désir désire l'homme, l'humanité, c'est-à-dire la raison. Or nous avons vu que le désir est conscience de soi, donc ce que le désir désire c'est lui-même, c'est-à-dire la réalisation libre de la conscience de soi. Par conséquent je suis en droit de désobéir à toute règle qui tendrait à détruire le désir d'humanité ou, plus simplement, toute règle qui irait contre le désir légitime de la liberté de conscience.

C'est pourquoi la République ne doit pas seulement enseigner ce qui est rationnel, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas simplement rappeler les règles, mais aussi enseigner leur fondement et, pour cela, l'Ecole doit permettre aux jeunes esprits d'exprimer tous leurs talents.